

## DE LA MARCHÉ DU CHOLÉRA DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

---

Envoyé par le gouvernement pour étudier la marche du choléra dans la Russie méridionale, j'ai suivi pas à pas l'épidémie pendant une grande partie de son parcours. Il était important de s'assurer de ses progrès réels, de voir jusqu'à quel point les pays de l'Europe voisins de la Russie étaient menacés, et de rechercher si la maladie suivait une route qui légitimât quelques prévisions pour l'avenir.

Ce sont les faits recueillis à ce dernier point de vue que j'exposerai sous la forme la plus succincte et en m'abstenant de tous les détails géographiques dont un voyageur qui a résidé dans le pays peut seul apprécier l'importance ou l'exactitude.

Le premier point était de réunir par soi-même et sur les lieux des documents précis ; le second, de rassembler des informations certaines relatives au choléra de 1830. J'ai pu faire l'un et l'autre, grâce au concours actif et bienveillant des médecins et des autorités du pays.

Pour constater la marche du choléra, il est nécessaire de s'avancer avec lui et d'opérer sur d'assez grandes distances. L'épidémie, en effet, a deux modes de propagation : un qui la pousse à traverser de vastes étendues de pays, l'autre qui la disperse dans chaque ville, où elle sévit durant un temps plus ou moins long. De ce que la maladie *localisée* ne suit aucune loi appréciable dans sa transmission de maison à maison, on aurait tort de conclure qu'elle est aussi désordonnée dans sa propagation de provinces à provinces.

En envisageant ainsi l'ensemble de son progrès depuis son entrée en Russie jusqu'au gouvernement de Moscou, où s'arrêtait ma mission, on voit que le choléra obéissait à une direction dont il s'écartait peu.

Après avoir traversé le pays des Kirghisses et s'être montré à Tiflis, le 5 mai 1847, le choléra longe les bords de la mer Caspienne, ravage le Daghestan et vient faire invasion à Kislar, ville située sur le fleuve Terek, à peu de distance de la mer. De là, il prend deux embranchements : l'un le mène vers l'ouest, par le fleuve Terek ; l'autre le conduit vers l'est, par les bords de la mer Caspienne et la grande route de Kislar à Astrakan.

C'est le 21 juin 1847 que la maladie se déclare à Astrakan ; elle dure dans la ville jusqu'au commencement de septembre, se propage à peine dans le pays des Cosaques kirghisses, et remonte vers le nord, le long de la Volga. Le fleuve représente exactement, jusqu'au gouvernement d'Orenbourg, la direction de l'épidémie, et lui sert de limite à l'est.

Les provinces que borde ou traverse la Volga sont successivement envahies. Le 11 août, la maladie est à Zaritzyn ; le 25, à Saratoff. Un fait digne de remarque, c'est que Sarepto et quelques autres colonies, toutes peuplées d'Allemands, sont, cette année comme en 1830, préservées du fléau, bien que placées sur son passage, situées le long du fleuve et dans des conditions de territoire analogues à celles des villes ou villages voisins.

De la fin de juin à la fin d'août, le choléra avait parcouru une distance de 900 werstes ou kilomètres environ ; il continue à remonter sans dévier de sa route. Le 15 septembre, il est à Zimbirsk ; le 17, à Kasan ; vers la fin d'octobre, il atteint Nijni-Novogorod, où il diminue d'intensité.

La province d'Orenbourg, située plus à l'est, se trouve envahie au moins dans les districts rapprochés du gouvernement de Zimbirsk. C'est la première, la seule déviation, et elle est d'autant plus remarquable que déjà, en 1830, le gouvernement d'Orenbourg faisait une exception, sur laquelle j'aurai à revenir.

La maladie, à partir de Kislar, suivait deux routes : l'une, que

je viens d'esquisser, la menait à l'est et ensuite vers le nord par Astrakan, le long de la Volga ; l'autre la dirigeait à l'ouest par Georgiew, Stawropol, le pays des Cosaques du Don, le gouvernement d'Iekaterinoslaw, d'où elle gagne le Dnieper et remonte vers le nord.

Comme la Volga avait été sa limite orientale, le Dnieper devient sa limite occidentale, qu'elle ne dépasse pas. L'épidémie se concentre dans l'espace que les deux fleuves circonscrivent dans leur cours presque parallèle. De la fin de septembre au milieu de janvier, elle frappe successivement les gouvernements de Pultawa, de Kiew, de Tschernikoff, de Mohilew. En sortant de cette dernière ville, elle continue sa marche ascendante en ligne droite jusqu'à Witebsk, où elle s'éteint dans les derniers jours de janvier.

La marche du choléra le long d'un fleuve qui avoisine nos frontières avait une haute importance ; aussi n'est-ce pas sur des renseignements même officiels, mais d'après mon propre examen, que je puis la tracer.

La maladie obéissait évidemment à une impulsion ascendante du sud au nord, et ce mouvement était si direct qu'au lieu de suivre le Dnieper pour se porter dans l'intérieur du pays, elle marche droit vers Witebsk et passe ainsi dans le bassin de la Dwina.

Il en résulte que sur toute la frontière de l'empire russe qui confine à la Moldavie, à la Galicie et à l'ancien royaume de Pologne, une ligne de gouvernements a été préservée, bien qu'ils fussent limitrophes à des provinces affectées plus ou moins gravement. Ce sont les gouvernements de Cherson, où est Odessa, de Podolie, de Wolhynie et de Minsk, où le choléra de 1830 avait sévi durant l'hiver.

Toutes les fois que le choléra s'est écarté vers l'ouest de sa direction sud-nord, il s'est éteint spontanément dans les lieux où il avait paru, sans tendre à se propager, quelque favorables que fussent en apparence les localités voisines pour son extension.

Si la maladie rencontrait sur sa route des lieux où la popula-

tion fût nombreuse et resserrée, elle s'y arrêtait de préférence ; mais le voisinage de villes très peuplées ne l'attirait pas de manière à la faire dévier de sa marche ascendante.

Aucune communication n'avait été interrompue, le système des cordons sanitaires avait été abandonné par le gouvernement, et on ne pouvait attribuer aux mesures préventives aucune influence. Cependant, quoique les relations plus fréquentes, les populations plus rapprochées, les conditions hygiéniques plus défavorables, l'abaissement moindre de la température, semblasent de nature à propager la maladie vers l'ouest, elle ne s'y étendait pas. Le choléra obéissait donc à une sorte de tendance assez régulière pour qu'il fût possible de prévoir, à un moment donné de son parcours, quelles seraient, à égale distance, les villes atteintes et les villes préservées.

Le long de la Volga, l'immunité des provinces orientales s'expliquerait par la nature du pays, où les habitants sont rares et disséminés : mais l'explication ne convient plus à la rive droite du Dnieper, contrée riche, fertile, et par conséquent peuplée.

Entre les deux fleuves, le choléra sévit à des degrés différents dans les provinces intermédiaires. En général, elles furent moins gravement atteintes jusqu'à la hauteur des gouvernements de Tula et de Kaluga, qui précèdent celui de Moscou.

L'itinéraire du choléra dans la Russie méridionale est donc facile à suivre ; sa direction est d'autant mieux accusée, qu'on l'étudie plus près de sa double limite, le Dnieper d'un côté, et la Volga de l'autre ; entre ces deux lignes, il a suivi un mouvement d'ascension continu, jamais il n'a rétrogradé pour redescendre vers le sud, dans des pays qu'il eût déjà visités ou même épargnés.

La rapidité avec laquelle l'épidémie se propageait est impossible à mesurer, puisqu'on ne peut savoir à quelle époque de son développement elle part des lieux infectés pour gagner ceux qu'elle doit atteindre. Elle ne s'avancait pas par un progrès continu et régulier : tantôt elle parcourait sans s'arrêter une certaine étendue en semant, pour ainsi dire, sur sa route le germe

de la maladie ; tantôt elle suspendait sa marche, cessait quelque temps de se propager, et reprenait ensuite son mouvement.

Cependant, en considérant de grandes distances, on voit qu'elle s'étend avec une rapidité qui ne dépasse jamais 400 ou 500 kilomètres par mois.

Le choléra suivait surtout les routes fréquentées et les cours d'eau où la navigation est active. Cette observation, facile à vérifier dans des contrées où les habitations sont éloignées et les routes peu nombreuses, a été faite en 1830, et s'applique également à l'épidémie de 1847.

Les villes où la population est le plus considérable subissaient de préférence l'invasion, à la condition toutefois qu'elles fussent situées sur son trajet. Deux ordres de preuves viennent à l'appui de cette assertion. D'abord, aucun chef-lieu de gouvernement ne fut préservé dans tout le parcours de l'épidémie ; en second lieu, lorsque la maladie commença à décroître, au commencement de l'hiver, les grandes villes furent seules frappées, les villes de second ordre eurent à peine à souffrir. Dans la province de Witebsk, où la maladie s'arrêta et fit peu de victimes, aucune ville de district ne fut atteinte.

Sans entrer dans la question de l'influence du froid sur le choléra, je ferai remarquer que la maladie suspendit son cours durant l'hiver, diminua d'intensité à mesure qu'elle remontait vers le nord, et reparut avec les chaleurs. Au mois de janvier, elle était éteinte, à l'exception de Moscou, et encore M. le docteur Contour, envoyé en mission dans cette ville, n'observait-il que peu de malades à l'hôpital, où l'affection s'était renfermée. En 1830, il y eut également pendant l'hiver une suspension qui dura jusqu'au printemps ; le mal ne continuait à s'étendre que vers la Moldavie et la Galicie, c'est-à-dire aux contrées les plus tempérées.

Cet exposé sommaire et rapide de la marche générale du choléra dans la Russie méridionale suffit pour permettre de comparer avec quelque exactitude l'épidémie de 1847 et celles qui l'ont précédée.

Le choléra s'est montré quatre fois en Europe dans le cours de notre siècle : à Astrakan, en 1823 ; dans la plus grande partie de l'Europe, en 1830 ; en Bavière, en 1836, et enfin il a reparu au printemps de l'année passée.

Ces quatre invasions présentent de notables différences. Celles du gouvernement d'Astrakan et du royaume de Bavière se sont exactement concentrées dans les pays où elles apparaissaient. En Russie, un cordon sanitaire, un système de quarantaines rigoureuses, avaient été établis ; mais à Munich, on n'avait entravé aucune communication : on ne peut donc attribuer aux mesures de surveillance la localisation de la maladie.

En 1830, la croyance à l'analogie du choléra et de la peste régnait partout, en Russie, en Prusse, en Autriche, et l'administration, agissant en conséquence, cernait les provinces, les villes, les maisons affectées : le mal n'avance pas moins. En 1847, aucune précaution de ce genre n'est observée ; rien n'est changé dans les règlements de police, aucune force militaire n'est mise sur pied : l'épidémie poursuit son progrès, sans plus de rapidité ni de lenteur.

Le choléra s'est donc montré sous deux formes, et dans toute épidémie ces deux tendances existent, mais à des degrés divers : l'une a pour effet d'arrêter la maladie dans un centre de population, jusqu'à ce qu'elle ait apaisé sa violence ; l'autre la porte en avant. Dans les années 1823 et 1836, ce dernier mouvement d'impulsion progressive fut presque nul : dans les années 1830 et 1847, il était également annulé sur quelques points ; il se montrait puissant, impossible à retenir, dans la plupart des localités.

C'est le 5 mai 1830 que le choléra paraît à Tiflis ; le 21 juin, il est à Astrakan ; le 17 septembre, il atteint la province de Kasan en remontant la Volga. Si on veut mettre ces chiffres en regard de ceux que j'ai précédemment indiqués, on voit, en 1847, la maladie débiter à Tiflis le 1<sup>er</sup> juin, envahir Astrakan le 31 juillet, et gagner Kasan le 4 octobre. D'un côté comme de l'autre, cinq mois.

Sur la ligne du Dnieper, l'épidémie frappe, le 6 septembre, Stawropol; le 10, Novo-Tscherkask; le 8 octobre, elle est à Taganrok; le 8 janvier 1831, à Kiew. Les dates de 1847 ne sont pas moins frappantes par leur similitude : le 16 juillet, Stawropol est atteint; le 30, Novo-Tscherkask; le 15 août, Taganrok; le 5 octobre, Kiew.

Un tableau où les noms de quelques chefs-lieux de gouvernements et l'époque de l'invasion sont inscrits parallèlement rendra cette analogie, je dirais presque cette identité, plus frappante.

	1830.	1847.
Tiflis,	1 <sup>er</sup> juin,	5 mai.
Kislar,	milieu de juillet,	fin mai.
Astrakan,	31 juillet,	21 juin.
Zaritzyn,	13 août,	milieu d'août.
Saratoff,	20 août,	25 août.
Zimbirsk,	8 septembre,	15 septembre.
Kazan,	4 octobre,	17 septembre.
Georgiew,	fin juillet,	fin juin.
Stawropol,	6 septembre,	16 juillet.
Novo-Tscherkask,	10 septembre,	30 juillet.
Taganrok,	8 octobre,	15 août.
Kiew.	8 janvier,	5 octobre.
Mohilew.	fin janvier,	18 octobre.
Karkhoff,	23 septembre,	23 août.
Woronesch,	fin septembre,	5 septembre.

Deux exceptions cependant, et elles sont importantes, doivent être signalées. Les premiers cas de choléra se montrent à l'est du gouvernement d'Orenbourg dès le 26 août 1830, et la maladie paraît ainsi s'être introduite directement dans la province en dehors de la ligne régulière de son parcours.

La seconde différence s'est produite dans des lieux plus rapprochés de nous. J'ai dit que le long de la frontière occidentale de la Russie, une série de provinces avait été complètement préservée du fléau. Ces provinces ne jouiront pas de la même immunité en 1830-31. D'Odessa, où il régnait dans le courant de novembre et de décembre, le choléra avait remonté le Dniester, comme l'année passée il remonta le Dnieper, et, se

répandant sur les côtés, il avait envahi les principautés danubiennes, la Moldavie et la Galicie. C'est à la préservation d'Odessa, qui en 1847 ne ressentit aucune atteinte du mal, que l'Europe méridionale doit peut-être d'en avoir été elle-même préservée; malheureusement, depuis mon retour de la mission qui m'était confiée, l'exception s'est réduite à une question de temps, Odessa ayant subi l'influence épidémique.

Non seulement le choléra a suivi dans la Russie méridionale une marche analogue durant ses deux invasions, mais la mortalité a été presque partout dans une égale proportion. Les gouvernements les plus épargnés la première fois l'ont été également la seconde. A en croire les habitants, aujourd'hui moins effrayés, la gravité des deux épidémies n'était pas comparable; à en croire les chiffres officiels, plus exacts dans leur inexactitude que les souvenirs, elles diffèrent de bien peu.

J'ai voulu constater que le choléra avait suivi une direction assez fixe pour admettre des prévisions probables, et ne se portait pas indifféremment sur tous les points; j'ai voulu, par la comparaison de 1830 et de 1847, faire ressortir l'uniformité de la maladie dans sa propagation et en dehors de l'unité de ses symptômes; je n'en ai tiré à dessein aucune induction quant à l'avenir.

Si maintenant, hors la Russie méridionale, où je devais me renfermer, nous jetons un coup d'œil sur le progrès de l'épidémie, nous la voyons, en 1830, régner à Moscou à partir du 4<sup>er</sup> octobre, se suspendre pendant l'hiver, paraître à Pétersbourg le 25 juin 1831, et enfin nous voyons à Berlin le premier cas constaté le 31 août de la même année. C'est au printemps de l'année 1832 que le choléra sévissait à Paris.

(Archives générales de médecine, 1848.)